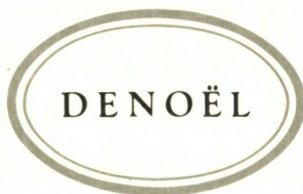


Louis Calaferte

Promenade dans un parc

récits



Extrait de la publication

PROMENADE DANS UN PARC

DU MÊME AUTEUR

Récits

- REQUIEM DES INNOCENTS, 1952, *Julliard*. Collection 10/18, 1980.
PARTAGE DES VIVANTS, 1953, *Julliard*.
SEPTENTRION, 1963, *Éd. Tchou*. Réédition, 1984, *Denoël*.
NO MAN'S LAND, 1963, *Julliard*.
SATORI, 1968, *Denoël*.
ROSA MYSTICA, 1968, *Denoël*.
PORTRAIT DE L'ENFANT, 1969, *Denoël*.
HINTERLAND, 1971, *Denoël*.
LIMITROPHE, 1972, *Denoël*.
LA VIE PARALLÈLE, 1974, *Denoël*.
ÉPISODES DE LA VIE DES MANTES RELIGIEUSES, 1976, *Denoël*.
CAMPAGNES, 1979, *Denoël*.
ÉBAUCHE D'UN AUTO PORTRAIT, 1983, *Denoël*.

Poésie

- RAG-TIME, 1972, *Denoël*.
PARAPHE, 1974, *Denoël*.
LONDONIENNES, illustration de Jacques Truphémus, 1985, *Le Tout sur le Tout*, Paris.

Théâtre

- MÉGAPHONIE, 1972, *Stock*.
CHEZ LES TITCH, suivi de TRAFIC, 1975, *L'Avant-Scène*.
LES MANDIBULES, suivi de MO, 1976, *Stock*.
L'AMOUR DES MOTS, C.D.N. de Reims, J.-P. Miquel, 1979.
THÉÂTRE INTIMISTE (Chez les Titch, Trafic, Les Miettes, Tu as bien fait de venir, Paul), 1980, *Stock*.
LES DERNIERS DEVOIRS, C.D.N. de Reims, J.-P. Miquel, 1983. *L'Avant-Scène*, 1983.
AUX ARMES, CITOYENS!, *baroquerie en un acte avec couplets*, 1986, *Denoël*.

Carnets

- LE CHEMIN DE SION (1956-1967), 1980, *Denoël*.
L'OR ET LE PLOMB (1968-1973), 1981, *Denoël*.
LIGNES INTÉRIEURES (1974-1977), 1985, *Denoël*.
UNE VIE, UNE DÉFLAGRATION, *entretiens avec Patrick Amine*, 1985, *Denoël*.

LOUIS CALAFERTE

Promenade dans un parc

Récits

DENOËL

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE
A ÉTÉ TIRÉE À DIX EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN PUR FIL DE RIVES DONT CINQ
EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 5
ET CINQ EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
MARQUÉS H. C. A À E.

© by Éditions Denoël, 1987
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23336-7

La migration des âmes et leurs avatars, jusqu'à la conquête ou la reconquête de leurs moyens, à leur niveau, doit être envisagée dans la perspective de son implication : le *Tikoun*, la Réparation.

ARNOLD MANDEL

Ceux qui, comme mon père, bénéficient du don de voler librement par leurs propres moyens ne se doutent pas de l'angoisse qui vous glace le sang lorsque, suivant les enseignements reçus, on se met à courir de toutes ses forces sur la pente abrupte dans l'espoir d'avoir acquis un élan suffisant au moment d'atteindre le vide qui vous attend quelques centaines de mètres plus bas et de s'y jeter les yeux fermés, bras et jambes écartés, y flottant ou croyant chaque fois y flotter un court instant avant d'être entraîné, poids mort, dans la même chute horrifiante qu'au cours des précédents essais.

Cet exercice est terrifiant, mais du moins l'expérience m'a-t-elle appris qu'en se ramassant sur soi, la tête rentrée dans les épaules, les membres repliés, on s'épargne l'affolante sensation des battements désordonnés du cœur, l'insoutenable creux à l'estomac dont les parois semblent se déchirer sous des griffes perforantes. On doit aussi à tout prix faire en sorte de paralyser sa pensée

PROMENADE DANS UN PARC

jusqu'à ce qu'on ait repris contact avec le sol; se laisser aller aux épouvantes de son imagination conduirait inévitablement un jour ou l'autre à la folie.

Il est toujours temps ensuite de reprendre ses esprits, de voir arriver au-dessus de soi, planant avec élégance, ce père déçu qui, comme il l'a déjà fait tant de fois, s'efforce par des exhortations auxquelles il ne croit plus lui-même de vous dissimuler l'incompréhension méprisante que lui inspire votre pénible incapacité, cette navrante absence de dispositions, pour lui inexplicable.

Plusieurs mariages et naissances ayant récemment eu lieu chez eux, avec l'accroissement de leur famille déjà nombreuse, comme il fallait s'y attendre mes voisins se sont mis en tête d'agrandir leur lieu d'habitation et, dans ce but, ont eu recours au spécialiste que je suis en vue des travaux à exécuter. Ne fût-ce qu'en qualité de professionnel intéressé, je serais fâché de leur refuser mes services; toutefois, devant l'envergure de leur projet, j'ai compris qu'ils n'ont probablement pas idée de ce qu'est devenue dans notre secteur locatif l'occupation des terrains que j'ai, une fois de plus, été amené à étudier de près à la suite de leur demande.

Dans leur méconnaissance de la conformation géologique et de la disposition de nos structures de première nécessité, ne voyant que leurs besoins, ainsi que la plupart des postulants auxquels j'ai affaire chaque jour, ces gens-là sont eux aussi pressés de caser au mieux les leurs comme si l'emplacement était à volonté exten-

PROMENADE DANS UN PARC

sible. A leur décharge, il convient de dire que nul ne se soucie de les informer de nos difficultés et qu'en conséquence ils sont en droit de penser qu'un agrément ou un refus ne dépend que de ma seule bonne volonté, m'attribuant des responsabilités morales qui ne devraient pas m'incomber et ont fini par me faire des ennemis de ceux que je me suis trouvé dans l'obligation de décevoir sans appel.

En ce qui concerne ces voisins, voilà qui est pis encore s'il se peut, et je sais par avance que je vais à titre personnel être mis en question du moment que nos logements sont contigus. N'accédant pas à leur désir, ils croiront inévitablement que je m'y oppose pour mes propres commodités, alors que la réalité est tout autre : au point d'encombrement où nous en sommes arrivés, ce qu'ignore le public c'est qu'il est désormais exclu d'envisager de nouveaux forages, d'ouvrir de nouvelles galeries ou de prolonger celles qui sont occupées. L'espace exploitable l'a depuis longtemps été jusqu'aux couches les plus profondes dans toutes les directions et, du reste, l'état de nos moyens techniques de ventilation ne nous permet guère des creusements au-dessous d'une certaine norme de sécurité; par ailleurs, dans l'étendue, nous sommes empêchés par le réseau de canalisations des égouts que le nombre excessif d'habitants rend déjà insuffisant, comme l'ont tragiquement démontré il y a quelques années de graves inondations pestilentielles consécutives à une succession d'orages au cours desquels ces mêmes voisins ont eu à déplorer la perte de deux de leurs jeunes enfants; mais avec le temps et face à

PROMENADE DANS UN PARC

l'urgence, de tels avertissements de ce qui nous guette si nous n'avons pas la sagesse de borner notre expansion sont oubliés même des plus réfléchis.

Quant aux risques d'éboulement que nous fait encourir notre perforation anarchique du sous-sol, on se garde superstitieusement de les évoquer afin de ne pas provoquer une panique générale qui précipiterait à la surface une population aussitôt massacrée sans pitié par ceux qui se sont arrogé depuis plusieurs générations le droit d'y vivre en nous reléguant à nos souterrains.

C'est un sort peu enviable, est-il besoin de le dire, lorsque, l'âge venu, avec ses séquelles d'infirmités, on doit se laisser prendre en charge par des étrangers, si compatissants fussent-ils.

La pudeur, la crainte de l'humiliation retiennent de faire état de ses besoins, de ses désirs pendant les moins injustifiés; aussi est-on vite amené à se replier sur soi, à se contenter de ce qu'on nous procure, qui n'est pas toujours ce que nous avons envié, ce que nous eussions choisi si nous avions eu, comme par le passé, la liberté de vaquer à nos courses.

Entendons-nous : je ne mets personne en question et n'ai pas l'intention de me plaindre; il se pourrait que mes conditions d'existence fussent pires; je connais non loin de moi des personnes qui auraient autrement sujet à faire valoir des doléances toutes parfaitement fondées, tel cet ancien camarade de travail sans plus de famille que je n'en ai moi-même, à la merci de je ne sais quelle

PROMENADE DANS UN PARC

prétendue bonne âme qui, sous prétexte de charité, s'est instaurée sa persécutrice; le malheureux relégué dans un taudis sans chauffage en hiver, ne prenant jour que par le vasistas du toit aux vitres fêlées; du moins est-ce ainsi qu'on me l'a dépeint, car redoutant ses protestations il n'a pas même à sa disposition de quoi écrire. Un homme qui vivait autrefois sur un pied assez large avec, selon ses dires, des économies rondelettes dont on a dû par des tractations malhonnêtes s'empresser de le dépouiller, comme cela se pratique de nos jours où l'intérêt règle tout.

Presque immobilisé, j'ai eu pour ma part la chance de trouver une famille de bonne volonté qui s'est proposée de me venir en aide sans que j'aie, par exemple, à quitter mon appartement, exil qui m'eût profondément affecté, que je redoutais comme un déchirement. Tous mes souvenirs sont attachés à ces murs, c'est ici que pendant une trentaine d'années ma femme et moi vécûmes heureux jusqu'à son décès. Nous nous y étions installés peu de temps après notre mariage, chaque embellissement nous avait donné des joies que j'ai parfois plaisir à me remémorer, nous y eûmes des animaux choyés, chats et chiens, notre vie s'y écoula avec sa succession de jours fastes ou plus sombres, et c'est dans le lit qui est encore le mien aujourd'hui que bien des nuits j'ai veillé cette malheureuse qu'une pénible maladie emporta après plusieurs mois de souffrances. Il me suffit de fermer les yeux pour revoir ce visage amaigri, creusé, d'un blanc de craie, enfoncé dans l'oreiller où

PROMENADE DANS UN PARC

il ne fut plus un matin, à l'aube, qu'une insensible forme de pierre froide.

Il est vrai qu'on m'a moi aussi refoulé de pièce en pièce vers l'ancien débarras, mais ce ne fut que par nécessité, au fur et à mesure que la famille de mes bienfaiteurs s'agrandissait et, pour être juste, du moment que me déplacer devient chaque jour plus problématique, que faut-il d'autre à mon bien-être que ce peu d'espace meublé d'un lit, d'une table et d'un fauteuil?

Sous ce rapport, je n'ai pas lieu de récriminer; ce qui me chagrine c'est l'irrégularité avec laquelle me sont servis mes repas, souvent refroidis dans l'assiette et si peu variés que ce qui me reste d'appétit dépérit devant la sempiternelle bouillie d'avoine d'un gris gélatineux ou le monticule compact de riz blanc trop cuit. La quantité m'importe peu; au moins de temps à autre préférerais-je des choses plus fines, mieux accommodées, ne fût-ce qu'une salade, ou des desserts, dont je suis friand, mais, n'est-ce pas, il est délicat de suggérer sans la froisser à une femme déjà surchargée de travail ménager des améliorations culinaires, sans doute aussi plus coûteuses, qu'elle n'envisage peut-être même pas pour sa propre table, je ne suis pas sans le comprendre.

Il était visible que nous étions aussi harassés l'un que l'autre lorsque le hasard fit que nous nous retrouvâmes assis côte à côte sur un banc de pierre en lisière de la rue de cette ville, dont j'appris en engageant la conversation avec ce compagnon de rencontre qu'elle n'était, comme pour moi-même, qu'une étape sur le chemin.

Toutefois, si sa situation, sa topographie, son architecture, m'étaient inconnues, il avait au contraire la forte impression d'y avoir vécu déjà à une époque indéterminée ou, du moins, de l'avoir suffisamment parcourue pour déplorer que des aménagements successifs eussent, entre autres, enlaidi les alentours de la gare à proximité de laquelle nous nous trouvions, agrémentés selon lui dans un très lointain jadis de larges jardins plantés d'arbres où venaient flâner et profiter de l'ombre aux jours chauds des oisifs qu'il me dépeignait de bonne compagnie, curieux aussi sans doute de rencontres galantes. Lui-même à ce que je devinai y avait

PROMENADE DANS UN PARC

ébauché ou noué des aventures, il lui était difficile de s'en souvenir, avec de jeunes femmes d'une élégance depuis longtemps négligée, pour tout dire insoupçonnable, les modes et les mœurs s'étant tellement appauvries au fil du temps, observation dont je ne pouvais qu'approuver le bien-fondé pour l'avoir faite de mon côté à maintes reprises au rappel de ce que j'avais pour ma part connu à différents âges.

Il me fit l'éloge d'une grande brasserie qui, si sa mémoire ne le trompait pas, eût dû se situer à l'angle de la rue presque en face de nous, mais dont on ne voyait naturellement plus trace, l'emplacement occupé par un vaste immeuble de bureaux d'affaires.

C'est dans cet établissement qu'il supposait avoir été employé à un moment donné, sans réussir à se rappeler au juste à quel titre, serveur croyait-il, mais peut-être aussi bien comme instrumentiste de l'orchestre qui en animait les soirées. Ce qu'il aurait pu par contre jurer, c'est que la salle de dimensions inhabituelles était remplie chaque soir jusque tard dans la nuit d'une riche clientèle de dîneurs ne lésinant pas sur les pourboires, la réminiscence de ce détail l'amenant précisément à penser qu'il officiait parmi le personnel et ne s'y trouvait donc pas pour son seul divertissement, encore qu'il lui semblât se souvenir de manière confuse qu'il lui était arrivé d'être mêlé aux couples des danseurs sur une piste dont il revoyait néanmoins mal l'emplacement; mais je sais ce qu'il en est du trouble de ces superpositions d'images insaisissables pouvant indifféremment

PROMENADE DANS UN PARC

prendre place dans des cadres divers dès l'instant qu'on se force à se remémorer des lieux ou des personnes.

Il affirmait en tout cas que de l'endroit où nous étions présentement il pourrait se rendre les yeux fermés à l'autre extrémité de la ville où des parents à lui, cela lui revenait en égrenant ses souvenirs, avaient longtemps habité une maisonnette dans le jardin de laquelle il avait certainement joué lors d'une de ses enfances n'étant d'ailleurs pas forcément celle aboutissant plus tard à ses occupations à la brasserie, car il y avait autant de chances que cet épisode fût daté d'avant ou d'après ces amusements d'enfant autour d'un puits dont l'excavation continuait à le fasciner dans la mesure où il n'était pas impossible qu'il eût failli y tomber un jour. Retourner là-bas les yeux fermés n'était qu'une façon de parler, il ne se le cachait pas, car c'était sans compter avec les innombrables modifications qui avaient dû rendre le parcours méconnaissable.

Du reste, peu lui importait; cette ville avait pu être, en effet, celle de l'un de ses passages, mais il me répétait que, pas davantage que pour moi, elle n'était son but. Aussitôt que nous serions délassés nous reprendrions notre route chacun dans notre direction, et il était probable qu'avant de rallier notre nouvelle destination nous aurions l'occasion de retrouver bien des traces de nos éternelles pérégrinations.

– L’intelligence, murmurait-il, oui, l’intelligence... La raison, la logique, l’analyse, l’expérience réfléchie, la déduction, le savoir qui permettent de contrôler, de dominer choses et gens, le long, long apprentissage des connaissances multiples, cette supériorité de la pensée...

Tout à sa méditation, le front plissé, les yeux graves, il sautillait dans sa cage d’un point d’appui à un autre, indifférent aux appels bruyants des enfants agglutinés à l’extérieur des barreaux qui cherchaient à attirer son attention et à éveiller sa gourmandise en lui jetant des cacahuètes décortiquées.

Louis Calaferte

Promenade dans un parc

“Les plus hautes récompenses m'étaient périodiquement décernées, mais, je ne sais comment, on s'arrangeait pour que les bénéfices de cette notoriété retombassent avec éclat sur d'autres dont la médiocrité n'avait pu les obtenir. On faisait même en sorte de ne pas m'allouer les sommes accompagnant ces distinctions et, pour justifiées qu'elles fussent, mes réclamations restaient sans écho, car rapidement l'habitude fut prise de ne faire réponse à aucune de mes lettres.”

76 textes donnent ainsi du monde une vision de colonie pénitentiaire. Le petit homme y est soumis aux tracasseries d'un quotidien qu'il est tout prêt à accepter, voire même à comprendre. Sommes-nous juste avant le cataclysme ou juste après ? Ou bien sommes-nous tout simplement dans l'univers banal de toute condition humaine, c'est-à-dire pour Calaferte l'aménagement de l'insupportable ?

Louis Calaferte est certainement l'un de ces écrivains “annonciateurs” (Bruno Schulz, Franz Kafka) qui rendront compte du siècle que nous traversons.



Extrait de la publication



ISBN 2-207-23336-7
78 FF TTC